CRITIQUE CD événement. CHOPIN / Sonate n°3, 24 Préludes par Jean-Nicolas DIATKINE (1 cd Solo Musica)

La Sonate n°3 (1844) est de la plus belle eau, jaillissante, éperdue, et tout autant ancrée dans le souvenir et la mémoire vive et intacte, auxquels le jeu souple, ciselé, orfévré de Jean-Nicolas Diatkine apporte un souffle toujours voluptueusement souterrain. Tout semble se déployer dans les plis et replis de la pudeur ; le pianiste dose et mesure chaque accent ;



chaque phrasé millimétré et scintillant, réussissant l'équation si subtile de la nuance et de l'intensité (premier mouvement : *Allegro maestoso*). Du flot organiquement continu, le pianiste fait jaillir dans ses deux occurrences, la mélodie diaphane et aérienne, avec une grâce

absolue, une attention retenue, précise, des respirations et des césures personnelles, assumées et d'une justesse absolue. Déconcertante. A travers l'intensité, c'est la rêverie pure qui se concrétise sous les doigts d'un tel magicien du clavier.

La fluidité chorégraphique comme un ballet ininterrompu marque le débit caractérisé, altier et tout autant intime, énoncé comme une confession du second mouvement (court *Scherzo*), alterné à une course échevelée.

Le 3è mouvement (*Largo*) semble prendre plus de recul et de distance après l'énergie des deux précédents. D'une inspiration à la fois grave et profonde, le pianiste, maître des modulations suggestives, fait chanter la série de cantilènes, éclairant tous les contre-champs comme autant de jalons d'un songe amoureux, bienheureux car c'est bien le bonheur et l'opulence tranquille qui rayonnent progressivement. L'interprète ciselant chaque émergence du motif mélodique comme un ravissement supérieur.

Quant au finale (*presto non tanto*), son début qui semble remonter les eaux primordiales, et dessiner une houle au balancement irrésistible affirme crânement une virtuosité… lisztéenne. Chaque section gagne une éclairage individuel, pourtant enchâssé dans le cycle qui s'écoule avec une prodigieuse vivacité malgré la digitalité acrobatique. Sous ce festival de modulations, rythmes et accents, le pianiste architecte autant que poète garde son cap et capte chaque arête vive de la structure dont il rend le cheminement harmonique avec éclat et fulgurance.

Spontanéité, concentration, **les 24 Préludes** sont enchaînés avec la même maîtrise des respirations, doublée d'une intelligence souveraine des accents. Tout en exprimant l'intensité séquentielle, Jean-Nicolas Diatkine sait surtout produire le sens général, la formidable cohésion de ces 24 épisodes qui se répondent et fusionnent grâce au jeu et aux

relations entre modes et quintes (en réalité et sous jacente, Chopin a écrit chaque prélude dans une tonalité majeure, suivi d'un autre dans sa relative mineure. L'absence de tout épanchement excessif, le souci de la nuance toujours, reflètent une compréhension profonde de tout l'édifice. Chaque « prélude » est une porte ouverte, d'une brièveté qui ouvre en réalité un infini poétique, miroir vers l'inconnu et l'ineffable. Les 24 Préludes sont autant de sentiments, de situations qui apportent à l'auditeur une explication, un sens dont le pianiste rétablit l'évidence et la sincérité. N'avoue-t-il pas qu'adolescent, il écoutait dans la version d'Arrau les 24 Préludes, et immédiatement pensait à propos de Chopin « *Mais comment il le sait ? J'avais l'impression qu'un ami me comprenait…* ». Sans esbroufe, le jeu saisit tout ce qu'a d'essentiel et de vrai chaque section.

Ici règne la force du sentiment dont Chopin se fait le meilleur apôtre. La franchise de ses confessions, l'intensité brûlante des degrés dans l'émotion, font du Chopin de JN Diatkine, un orfèvre sentimenaliste, un épistémologiste des vertiges du coeur. Volubile, grave voire austère, désespéré puis exclamatif, le piano vibre, murmure, rugit… explicitant cette révélation intime et enivrante qui est au coeur du jeu de Jean-Nicolas Diatkine. Superlative interprétation. Coup de cour absolu et évidemment **CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2023**.

CRITIQUE CD événement. CHOPIN /Sonate n°3, 24 Préludes par Jean-Nicolas DIATKINE (1 cd Solo Musica) – enregistré en Autriche en avril 2023 – CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2023

VIDÉOS

CHOPIN / Jean-Nicolas Diatkine joue les Préludes de Chopin :

Prélude n°4 en mi mineur :

Prélude n° 17 en la bémol majeur :

Prélude n°24 en ré mineur :

LIRE aussi notre **annonce du cd CHOPIN : Sonate n°3** et **24 Préludes par Jean-Nicolas Diatine** (Solo Musica) :

https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-jean-nicolas-diatkine-piano-chopin-sonata-n3-24-preludes-1-cd-solo-musica/

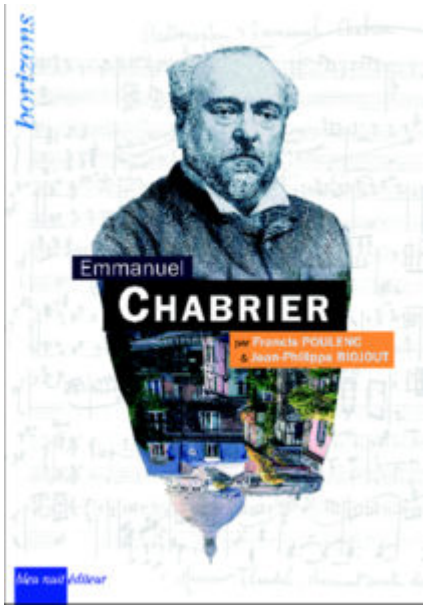


Sur un Steinway D, au large spectre sonore, à la fois puissant et détaillé,(aigus et graves à égalité, la prise de son sublimant même le toucher du pianiste des plus inspirés), Jean-Nicolas Diatkine signe ici un nouvel album totalement convaincant. Comme son Liszt précédent, ce nouvel opus Chopin, éclaire le jeu magicien d'un orfèvre du clavier, dévoilant toutes les émotions présentes dans l'écriture chopinienne, sans en privilégier l'une plutôt que l'autre ; c'est dans cette éloquence équilibrée qui éclaire chaque pièce que l'intensité et l'hypersensibilité de Chopin triomphent ici ; frère de Schubert dans ses accents intimes ; frère tout autant de Beethoven, tant le pianiste sait tout en détaillant, souligner la puissance architecture de chaque morceau. Avec, marque personnelle, une vitalité joyeuse, une irrépressible énergie qui est feu et exaltation simultanément.

CD événement, annonce. Jean-Nicolas DIATKINE, piano : CHOPIN. Sonata n°3, 24 Préludes… (1 cd Solo Musica)

CRITIQUE LIVRE événement. Francis Poulenc, Jean-Philippe BIOJOUT : Emmanuel Chabrier (Bleu Nuit éditeur)

On connaissait l’engagement de Liszt pour Wagner, de D’Indy pour Franck… L’admiration que porte Poulenc dans ce texte de 1961 pour Emmanuel Chabrier (1841-1894) est tout autant éloquente, réparant un nombre important de préjugés et fausses idées sur l’auteur du Roi Malgré lui, de Gwendoline ou d’España…



L'autodidacte bon enfant, l'amateur jovial gagne ainsi par son confrère plus qu'enthousiaste, une réévaluation décisive dont la biographie ainsi rééditée et complétée, confirme la pertinence. L'éditeur **Jean-Philippe Biojout** apporte la valeur de ce qui manquait dans le texte originel : la présentation richement argumentée des oeuvres maîtresses du catalogue, *L'étoile (1877), Une éducation manquée (1879), España (1883), Gwendoline (1886), Le roi malgré lui (1887), Joyeuse marche (1890), Briséïs (1897)*, …. autant d'œuvres importantes qui assurent à l'auteur, une carrure essentielle sous la IIIè et IVè Républiques, affirmant un tempérament unique et singulier, alliant génie de la mélodie, raffinement de l'orchestration, surtout délire fantasque et poétique servant une somptueuse originalité.
Poulenc affûte sa plume entre précision et humour, égratignant au passage certains « totems » (dont Saint-Saëns à l'endroit de Franck …). Plus qu'une biographie, le texte témoigne aussi du goût personnel de Poulenc dont l'affectation et la tendresse pour Chabrier se révèle à chaque page.

Les compléments au texte initial concernent aussi le profil du poète « décadent » Catulle Mendès (époux ardent de la belle Judith Gaultier, fille du poète) qui écrivit le livret de Gwendoline ; surtout un dernier chapitre tout aussi argumenté sur l'impressionnisme de Chabrier, c'est à dire moins son esthétique que sa proximité avec les peintres dont Degas (que le représente dans son portrait de l'orchestre de l'Opéra), Sysley, Renoir, mais aussi John Sargent et Monet… surtout Manet qui fut un proche de la première heure et dont le compositeur posséda plusieurs toiles majeures (Un bar aux Folies-Bergères, désormais à Londres, Institut Courtaud). Un sentiment viscéral pour la nature et ses miroitements infinis les unit, comme le rappelle très justement JP Biojout qui cite

Chabrier lui-même, en véritable poète panthéiste, défenseur de sa mer « chérie »: « Cette immensité me fait faire mille réflexions, ces levers de soleil, ces couchers avec tous ces tons déorés, violets, ces petites barques au loin…(…) cette mer qui a tous les tons de la palette,du plus clair au plus sombre avec des diaphanéités inouïes… ».

On ne saurait disposer d'un texte biographique plus convaincant, actualisé pour la meilleure compréhension des œuvres concernées.

_____

CRITIQUE LIVRE événement. Francis Poulenc, Jean-Philippe BIOJOUT : Emmanuel Chabrier – Bleu Nuit éditeur – collection Horizons n°100 – parution : septembre 2023. **CLIC de CLASSIQUENEWS** – En lire plus sur le site de l'éditeur BLEU NUIT : https://bne.fr/page239.html

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur **:**
… » Cette biographie sur celui qui influença des générations de compositeurs (notamment Debussy, Ravel et Poulenc) se complète de nombreuses illustrations et exemples musicaux, dans une édition révisée et augmentée.

Célèbre compositeur français, Francis Poulenc (1899–1963) a longtemps revendiqué une filliation de certaines de ses œuvres (particulièrement Les mamelles de Tirésias) avec celles de Chabrier. C'est pourquoi il écrivit tout naturellement une biographie sur son prédécesseur en 1961, ici complétée. Le lecteur pourra retrouver sa vie et son œuvre dans le volume que lui a consacré Isabelle Werck (n°35 de cette collection).
Chanteur lyrique français, Jean-Philippe Biojout se passionne pour le XIXe siècle musical français. Il est déjà l'auteur de biographies sur Jacques Offenbach (n°66) et Léo Delibes (n°85) dans cette collection. ».

CRITIQUE CD événement. BÉLA BARTÓK : Concerto pour orchestre, Concerto pour alto (Amihai Grosz, alto) – Orchestre National de Lille – Alexandre Bloch, direction (1 cd Alpha)

Alors que le XXè se remet de la barbarie nazie, et dans une ultime séquence

pacificatrice, Bartok hongrois expatrié aux USA, livre ses dernières partitions, les plus personnelles et les plus déchirantes. Les 2 Concertos joués ici appartiennent au corpus des œuvres créées après sa mort, propre à l'année 1945, où le témoin des atrocités commises en Europe, alors condamné, chante l'humanité et la beauté de sa Hongrie natale…

Le Concerto pour orchestre est ainsi une œuvre ambitieuse pour grand orchestre, d'autant plus représentative du dernier Bartok qu'il s'agit de sa dernière pièce totalement achevée.
D'abord, l'Introduzione en est sur les 5, la plage la plus longue qui déroule un tapis sourd et grave… que les musiciens lillois éclairent de teintes mordorées, aux rares nuances instrumentales. Climats denses voire inquiétants propres à un cycle en réalité kaléidoscopique et qui plonge très profondément dans les cultures métissées du compositeur ; s'y précisent cependant des tensions et une intranquillité très emblématiques de la période qui est celle de l'Exilé aux USA ; ainsi ce nocturne « danubien » préliminaire, auquel répond un vivace aux rythmes « bulgares » ; puis le tranquillo « arabisant », énoncé avec suavité par le hautbois (des plus enjoués).
Le « Giucco delle coppie » / jeu de couples est une fantaisie d'un mordant quasi stravinskien dans la distribution des timbres successifs (bassons, hautbois, clarinettes, flûtes puis trompettes avec sourdine…) tous comme enivrés en badinages « serbo-croates », dont l'orchestre saisit la pulsion chorégraphique : série de pas à deux voire à trois…

Homogènes, détaillés, l’Orchestre National de Lille et Alexandre Bloch éclairent et font vibrer le dernier Bartók crépusculaire…

L’Elégie (Elegia) creuse encore le mystère sonore tout en raffinant le chant comme décalé, scintillant des timbres choisis (ainsi, claire voire perçante, la flûte semble voler au dessus de la nappe orageuse et homogène des cordes) ; en ré exposant l’amorce grave et sourde de l’introduction primordiale, le mouvement axial, semble rebattre les cartes d’un jeu énigmatique qui réitère pour questionner…

Comme une libération, l’Intermezzo (IV) semble déchirer tout à fait le voile d’ambiguïté antérieure grâce à l’évidence du motif hongrois célèbre, véritable déclaration d’amour pour la terre natale tant aimée (et perdue) : précisément, en citant l’air connu, populaire : « Hongrie, tu es belle, tu es magnifique » [szép vagy, gyönyörű vagy Magyarország], extraite de la Mariée de Hambourg (1926) de Zsigsmond Vincze (1874-1935). Bartok se libère enfin dans un acte de volupté sonore alors inédite, dans lequel le collectionneur de mélodies et d’airs traditionnels, recycle, avec à propos, l’élégance (et la suavité) de motifs préexistants.

Le Finale fait imploser touts les tensions contenues jusque là dans une ronde ascendante qui concentre plusieurs danses traditionnelles dont Bartok fait l’expression d’une « affirmation de la vie », radicale et définitive. Mais tout n’est jamais clairement développé et comme Chostakovitch, Bartok aime l’ambivalence ; il glisse constamment entre ultra réalisme (avec pointes cyniques et parodiques) et vertiges oniriques affleurant jusqu’au mystère le plus trouble…

L’orchestre, son chef font vibrer cette grande lyre énigmatique, à la fois éperdue et expressionniste qui porte l’imaginaire et la sensibilité du dernier Bartók. Emporté par la maladie en 1945, le compositeur ne pourra jamais écouter la partition ; le Concerto aux accents fauves, fantasques, étranges, ne sera créé qu’en 1946.

Assez proche en terme de caractères enchainés et dans une orchestration toute aussi personnelle, **le Concerto pour alto** est un chant du cygne laissé inachevé à cause d’un Bartok exténué bien qu’optimiste, finalement vaincu par la leucémie (sept 1945). Sur les traces de William Primrose, le commanditaire, l’altiste **Amihai Grosz** aborde ici l’intensité des 3 seuls mouvements (ré assemblés et orchestrés à titre posthume) ; d’abord l’ample portique d’ouverture où dès le début, l’alto – funambule semble sur le fil, en proie à d’inexprimables vertiges ; puis l’Adagio religioso, d’une tristesse pudique et inquiète, surtout les éclairs du dernier Allegro, dont les stridences assumées explicitent le cheminement incertain, versatile de la partie soliste, créant continument ce paysage sonore crépitant, halluciné ; un parcours qui semble ivre, semé d’accents fulgurants à la fois poétiques et désespérés. La course finale éblouit par son caractère d’émerveillement et d’acuité intrépide. Dans ce bouillonnement exacerbé, le chef garde la clarté de la structure et le soliste sait alléger constamment sa ligne, produisant une sonorité d’une remarquable plasticité, ce malgré l’intensité et la grande virtuosité du chant requis.
La fabuleuse homogénéité de l’orchestre, la direction détaillée du chef, ce chant à la fois cristallin et somptueusement amoureux voire passionnel du soliste, signent une lecture de première valeur. Avec leurs précédents Mahler et plus récemment encore un Poulenc superlatif, les musiciens lillois, pilotés subtilement par leur chef Alexandre Bloch, signent avec ce Bartók, un nouvel accomplissement décisif.

CRITIQUE CD événement. BÉLA BARTÓK : Concerto pour orchestre, Concerto pour alto (**Amihai Grosz**, alto) – **Orchestre National de Lille – Alexandre Bloch**, direction (1 cd Alpha – enregistré en juillet 2022 à l'Auditorium du Nouveau Siècle, Lille) – **CLIC de CLASSIQUENEWS** automne 2023

Béla BARTÓK (1881-1945)

Concerto pour orchestre, sz.116
1 I. Introduzione 10'24
2 II. Giucco delle coppie 6'24
3 III. Elegia 7'14
4 IV. Intermezzo interrotto 4'27
5 V. Finale 9'43

Concerto pour alto, sz.120
6 I. Moderato 14'04
7 II. Adagio religioso 4'42
8 III. Allegro vivace

en concert

L’Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch et Amihai Grosz jouent le Concerto pour alto de Bartók, ce **jeudi 19 octobre 2023**, 20h au Nouveau Siècle à Lille:https://www.classiquenews.com/lille-orchestre-national-sibelius-symphonie-n2-alexandre-bloch-direction-jeudi-19-octobre-2023-20h/

approfondir

Lire aussi nos autres critiques CD Orchestre National de Lille /Alexandre Bloch : https://www.classiquenews.com/?s=alexandre+bloch

dont

CRITIQUE CD événement – POULENC : La Voix Humaine (Véronique Gens) : Sinfonietta : https://www.classiquenews.com/critique-cd-evenement-poulenc-la-voix-humaine-veronique-gens-on-lille-orchestre-national-de-lille-alexandre-bloch-1-cd-alpha/

CRITIQUE, CD événement. POULENC : La Voix Humaine (Véronique Gens), ON LILLE, Orchestre national de Lille, Alexandre Bloch (1 cd Alpha)

CRITIQUE CD événement – MAHLER : Symphonie n°7 : https://www.classiquenews.com/cd-evenement-critique-mahler-symphonie-n7-orchestre-national-de-lille-alexandre-bloch-1-cd-alpha/

Cd événement, critique. MAHLER : Symphonie n°7 (Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch) – 1 cd Alpha

---

CD événement, annonce. BARTÓK : Concerto pour orchestre / Concerto pour alto. Orchestre National de Lille – Amihai Grosz, alto – Alexandre Bloch, direction (1 cd Alpha)

C’est un somptueux programme qui rend compte du travail passionnant réalisé par le chef **Alexandre Bloch** et les instrumentistes de **l’Orchestre National de Lille**. Pendant la pandémie, ils ont pu maintenir le travail en particulier sur des pièces plus resserrées, dont **le concerto pour orchestre**, sz.116 : cohésion préservée, sens de l’écoute, articulation d’une densité pourtant transparente… les qualités s’entendent dès le premier mouvement.



La pièce, commande de Serge Koussevitsky, créée en 1944 à Boston, exprime la mélancolie de l'auteur pour sa terre natale hongroise, un sentiment d'autant plus aigu qu'il est exilé aux USA. **Le Concerto pour alto**, contemporain de la composition du Concerto pour piano n°3, répond à une commande du célèbre altiste virtuose, William Primrose. Bartok meurt avant de l'achever totalement, mais il y place comme des clés intimes, plusieurs références à sa culture de coeur tout en célébrant les origines écossaises du commanditaire. Le chef et l'orchestre abordent l'ultime partition de Bartok avec **Amihai Grosz** (alto) qui fut musicien de quatuor (membre fondateur du Quatuor de Jérusalem), puis (et encore aujourd'hui) premier alto du Philharmonique de Berlin. Le National de Lille signe un programme puissant autour de deux œuvres encore rarement jouées.

CD événement, annonce. BARTÓK : Concertos pour orchestre / pour alto. **Orchestre National de Lille** – **Amihai Grosz**, alto – **Alexandre Bloch**, direction (1 cd Alpha) – **CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2023**

BARTOK / ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE
Alexandre Bloch, direction

BÉLA BARTÓK (1881-1945)

concerto pour orchestre, sz.116

.1 I. Introduzione 10’24
.2 II. Giucco delle coppie 6’24
.3 III. Elegia 7’14
.4 IV. Intermezzo interrotto 4’27
.5 V. Finale 9’43

concerto pour alto, sz.120

.6 I. Moderato 14’04
.7 II. Adagio religioso 4’42
.8 III. Allegro vivace

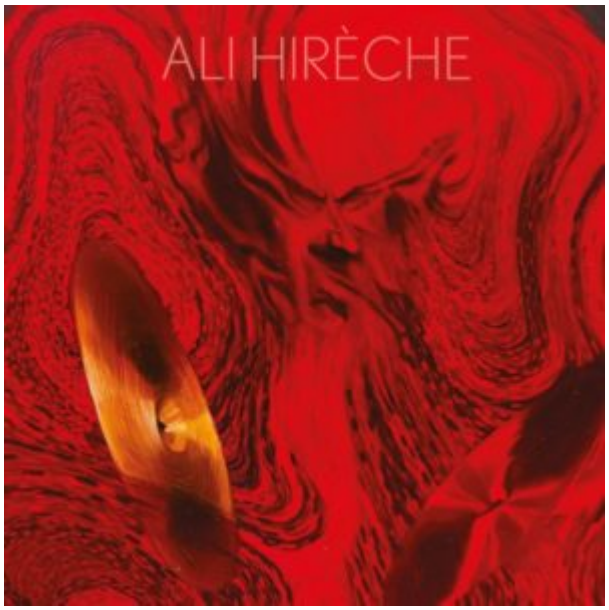
concert

Alexandre Bloch, **l’Orchestre National de Lille** et le soliste **Amihai Grosz** jouent le Concerto pour alto de Bartok **ce jeudi 19 octobre 2023 à Lille (Auditorium Nouveau Siècle, 20h)** : https://www.classiquenews.com/lille-orchestre-national-sibelius-symphonie-n2-alexandre-bloch-direction-jeudi-19-octobre-2023-20h/

LILLE, Orchestre National. SIBELIUS (Symphonie n°2). Alexandre Bloch, direction. Jeudi 19 octobre 2023, 20h

---

CRITIQUE CD événement. SCHUBERT – LISZT. Ali Hirèche, piano (1 cd BION records)



Voici un programme personnel et puissant, révélateur de l'imaginaire d'un interprète perfectionniste entre poésie et musique, dont la pensée est aussi exigeante et poétique que les deux compositeurs ici célébrés. Seul Fantaisie pour piano qui émane d'une commande et qui a été publeiée de son vivant (1823), la pièce que Schubert appelle simplement « **Fantaisie pour piano** », exige beaucoup de l'interprète (à l'origine, la pièce est une commande d'Emmanuel von Liebenberg de Zsittin, pianiste virtuose) ; à l'auditeur, elle demande une attention accrue tend les climats qui s'enchaînent sont

particulièrement contrastés (jusqu'à la fugue finale). Ali Hirèche en exprime le flux souterrain tout en marquant les points de rupture et de basculement, l'euphorie parfois crépitante et véhémente du Presto ; surtout le sentiment flottant de l'Adagio, où le jeu passe du recueillement mystérieux à l'effroi et à la transe, tout en faisant somptueusement chanter le motif principal. Le jeu du pianiste se montre fougueux voire âpre, fouillant la mécanique de l'instrument, faisant surgir la tendresse des mélodies plus intimes, dans une conception qui calibre idéalement les rapports de contrastes.

Ali Hirèche révèle combien Liszt comprend et sublime la poésie schubertienne

D'un compositeur à l'autre, de Schubert à Liszt, soit deux poètes du clavier, Ali Hirèche sait tirer le fil des filiations ténues, révélant combien Liszt est inspiré par les lieder de Schubert ; le premier, génial transcripteur, soulignant avec une rare finesse la magie des couleurs du second.

Ainsi dans le « **Wanderer** » : le pianiste éclaire ce halo sombre et lugubre qui convoque l'esprit d'une mélancolie profonde et d'une errance infinie ; s'affirme peu à peu le sentiment de solitude puis, au final ce grand renoncement à la vie, l'idée d'une exténuation lente, irrémédiable ; jusqu'à l'énoncé d'une énigme totale (le dernier thème et la dernière séquence qui s'achèvent dans un gouffre profond)…

Pour « **Gretchen am spinnrade** », jeu et toucher murmurent, dans une délicatesse aérienne, flottante, affleurante, d'une suggestivité électrique – comme une chute sans retour, vécue

comme une course silencieuse et maudite, car c'est bien de l'emprise de la jeune fileuse dont il est question et que le piano révèle ;

Enfin, le plus dramatique « **Erlkönig** » / le Roi des aulnes accomplit son action fantastique et tragique en une vivacité romantique, propre à l'imagination du Schubert de 18 ans, inspiré par Goethe ; mort, peur et nuit s'enchaînent, en épisodes ardents ; Ali Hirèche édifie une narration orchestrale et même symphonique, d'une précision captivante ; l'attention aux couleurs et aux rythmes caractérise chaque personnage de cette course hallucinée : le narrateur, le père, l'enfant, le roi des aulnes, jusqu'aux derniers accords, réalisés comme un glas glaçant. Soit la voix tour à tour qui raconte, rassure, questionne et foudroie… mieux qu'un diseur, fût-il Dietrich Fisher-Dieskau (cité dans l'excellente notice du cd), le chant du piano exprime au plus juste l'essence poétique de chaque voix, sans aucun effet théâtral. Le génie de Liszt est ainsi révélé : il est aussi musical que littéraire, magnifiant le lied de Schubert, sans voix humaine.

Tout aussi inspiré par la Sonate en si mineur de Liszt, Ali Hirèche en décrypte les enjeux conflictuels, entre le bien et le mal ; parcourant chaque convulsion d'une transe intérieure que porte le héros intranquille, qu'il soit Faust ou tout autre protagoniste impétueux ; du souterrain au spirituel, de splendides élans et vertiges digitaux expriment la houle et la terreur, les aspirations d'une âme faustéenne, à la fois critique, analyste, victime et dominatrice. Tout le jeu du pianiste qui semble combattre chaque assaut, aborde viscéralement la partition éruptive ; il en fait une lutte essentielle où l'obligation du défi est vaincue par la révélation de la grâce finale. Entre les séquences, surgit le rire et la malice tentateurs, cette ironie sarcastique qui

raille et grossit le trait, comme si le piano méphistophélien aimait à railler la fragilité du héros. Autant de forces sourdes et sombres affrontées qui dévoilent d'autant mieux, le miracle éperdu de la conclusion.

CRITIQUE CD événement. SCHUBERT – LISZT. Ali Hirèche, piano (1 cd BION records) – enregistrement réalisé à saint-Saturnin, début octobre 2022 – CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2023

approfondir

LIRE aussi notre annonce du cd SCHUBERT / LISZT par Ali Harèche : https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-ali-hireche-piano-schubert-liszt-wanderer-fantasie-sonate-en-si-mineur-h-moll-1-cd-bion-records/

Enregistré en octobre 2022, le présent programme imagine et éclaire avec à propos, filiations et affinités secrètes, ténues entre l**e Schubert du Wanderer** et **les crépitements hallucinés du Liszt**, **spirituel et interrogatif, de la Sonate en si mineur…** Du marcheur mélancolique (« Wanderer-Fantasie ») qui erre en se demandant « Où donc? », du lied Schubertien (« Le roi des Aulnes » et ses 3 voix mêlées, ou de Marguerite et son rouet…), Liszt sur les traces de Schubert, réalise des transcriptions pour le piano seul, aussi profondes et saisissantes que leurs originaux… Lire notre annonce / présentation complète ici :

https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-ali-hireche-piano-schubert-liszt-wanderer-fantasie-sonate-en-si-mineur-h-moll-1-cd-bion-records/

> *CD événement, annonce. Ali HIRECHE, piano. Schubert / Liszt : Wanderer Fantasie, Sonate en si mineur / h-moll (1 cd Bion records)*

CRITIQUE LIVRE événement. Gilles Cantagrel : Le Monde de Bach, dictionnaire (Editions Fugue)

L'ouvrage édité chez Fugue début octobre 2023, tombe à pic pour rétablir la vérité, ou plutôt les vérités concernant **Jean-Sébastien Bach, son monde, ses mondes**. Si Jean-Sébastien Bach était une constellation, l'ouvrage en question dévoilerait toutes les personnalités (musiciens ou pas) et les institutions que le compositeurs a connues, croisées, avec lesquelles il a travaillé et qui pour certains, ont su mesurer la valeur de son génie.

Classée et présentée alphabétiquement, chaque entrée compose ici un dictionnaire Bach aux données multiples dont la précision de l'érudition fait toute la valeur. Ainsi paraissent des musiciens de première importance : Couperin,

Corelli, Haendel (connu mais jamais rencontré), Heinichen, jusqu'à Rameau et Vivaldi dont les relations réelles, avérées ou hypothétiques sont reprécisées.



Pertinentes les thématiques plus originales telles « conflits », « correspondance », « foi et doute » ; « Jeune fille étrangère », « labyrinthe harmonique », Lamento, « Médiocre? » ainsi que le Conseil de Leipzig catalogue Jean-Sébastien (!) ; « plaisirs amoureux », « prison et bannissement », Quodlibet, Quatorze, « « Que ma joie demeure », … sans omettre « reconnaissance, titres et fonctions » ; « turcs », Virtuosité et Vivaldi (l'une des plus longues entrées) ; …

Côtés instruments, on savoure les articles (souvent trop court d'ailleurs) dédiés aux hautbois d'amour, da caccia. Incontournable, les chapitres dédiés à Bach « et ses enfants » ; aux concerts (publics, d'orgue Leipzig (églises Saint Paul et Saint-Thomas…), « choral », Messe en si mineur, « Prélude et fugue », protestantisme et Prusse, comme l'immanquable et emblématique « Sarabande »… pièce maîtresse par sa profondeur et dont Bergman fit le titre de son ultime film.

CRITIQUE LIVRE événement. Gilles Cantagrel : le monde de Bach (dictionnaire) Éditions Fugue – 592 pages – Plus d'infos sur le site de l'éditeur Fugue : https://editions-fugue.fr/Livre/le-monde-de-bach

CRITIQUE CD événement. JEAN-SEBASTIEN BACH : six Suites. Pierre – Henri Xuereb, alto ancien et moderne [3 cd Indesens]

Les Suites pour violoncelle ont été probablement composées dans le contexte et au début de la période de Coethen [circa 1718]. BACH exploite ainsi les virtuoses de l'Orchestre princier (qu'il dirige alors) dont les solistes Linigke et Abel qui tiennent la basse d'archet… La viole étant un instrument élégant et noble par excellence, il était temps de relativiser l'habitude le jouer sur violoncelle, habitude familière mais non historiquement avérée comme tendrait à l'attester seule, la copie de Marie Magdalena Bach, – en l'absence de la partition originelle autographe. Pour quel instrument spécifique, Bach a-t-il conçu ce cyle majeur ? La question reste donc ouverte.

Mais pas insoluble ni stérile. Comme en témoigne ici l'approche vivante et versatile de l'excellent **Pierre-Henri XUEREB** qui manie instruments modernes et anciens, avec une sensibilité naturelle, comme improvisée !

Le changement d'instrument s'impose particulièrement pour la 6 ème suite qui exigeant 5 cordes, appelle plutôt un instrument piccolo… Comme la viola pomposa, conçue par BACH lui même ou la viola da spalla.



Esprit architecte affirmant une structure basique qui en assure l'assise, BACH opte pour un même canevas pour les 6 Suites de danses, alternant pour contrastes et diversité, 7 épisodes, lents et rapides, enchaînant ainsi dans un ordre canonique : allemande, courante, sarabande [qui en est le cœur et l'axe spirituel], enfin gigue avec préalable introductif; les deux dernières suites comprenant un élément complémentaire de style menuet, bourrée ou gavotte, que Bach appelle « galanterien » et qui pour la seconde est rejouée.

BACH a pris soin de préserver la place et le rôle central de la Sarabande, mouvement de plénitude introspective qui donne la profondeur et souligne les vertus de l'interrogation.

Altos moderne et baroque ou viole d'amour…
Pierre-Henri Xuereb traverse l'architecture des 6 Suites de Bach,
du terrestre proclamé au céleste évanescent

Comme illustre interprète, prêt en exprimer l'essence spirituelle au delà de la seule séduction sonore, Pierre-Henri Xuereb trace comme un parcours psychique, du terrestre au céleste, comme si l'expérience de les jouer et de les écouter] enchaînées, réalisait une manière de rite, d'approfondissement intime qui forge la quête de l'être profond. A l'instar des séquences de la Messe en si qui quel que soit l'ordre final

dans lequel les avait imaginés Bach, combine chaque section comme le jalon d'un pèlerinage musical : la voie de l'esprit. La musique de Bach plus que toute autre, permet la transformation et la métamorphose. Au cœur de ce cheminement progressif d'une conscience à l'autre, chaque sarabande en concentre l'énergie de transformation, d'autant plus souterraine et viscérale, qu'elle se déploie sur le mode pudique et méditatif. La pensée de Bach se fait réflexion active, et l'activité de la musique sous l'archet de l'interprète, en permet les apports.

C'est une trajectoire personnelle dont les stations seraient méditations questionnant chez chacun de nous, la relation à la Nature, à l'humain, à l'âme et la conscience, à la mystique, à la mort, enfin à l'espérance et la joie éternelle.

Indice d'une compréhension particulière de tout le cycle, l'usage selon les séquences d'un instrument à l'autre, parmi les 4 choisis, s'avère stimulant autant pour l'interprète que l'auditeur, lequel dans une écoute ainsi active, en éprouve la vitalité des sensations sonores qui s'en dégagent. Le cycle joué dans sa continuité dessine un flux qui va s'allégeant, de l'affirmation à la lévitation.

En ce sens, la volubilité et la souplesse d'approche de Pierre-Henri Xuereb sont bénéfiques : accordées à la prodigieuse facilité de l'instrumentiste, le changement instrumental confère à la musique de Bach, une ampleur, un souffle qui tend à l'universel. La question n'est pas tant le choix final de l'instrument à cordes, que l'intention et la ligne structurelle qui donnent le sens et envisage un commentaire voire une réponse.

Le passage d'un instrument moderne à son « double » baroque prend une signification particulière, les timbres spécifiques et l'émission naturelle, en termes de format et de balance, soulignent les qualités de chaque instrument ; entre autres passages saisissants, **la Courante de la BWV 1011**, d'abord sur

alto moderne (au son plein et rayonnant, lumineux et proclamatoire), contraste de façon spectaculaire avec l'intériorité toute introspective et pudique de **la Sarabande axiale de la Suite** : l'économie et l'incisive spécifique de l'alto baroque exprime à sa suite, la profondeur d'un questionnement profond, qui est à l'origine de toute construction et de toute Suite.

Puis le recours à la viole d'amour pour l**a 2è Gavotte**, déploie une qualité de legato, une ligne chantante d'une évidence renversante. Toutes les aptitudes de l'interprète dans l'art d'articuler et de respirer se révèlent alors ; et le sens de ce 2è chant renforce la spiritualité de tout l'édifice. En 2è lecture, la musique de Bach gagne un degré supplémentaire dans la réalisation et la conscience. Ce qui accrédite derechef l'idée de cheminement et de transformation. Magistral.

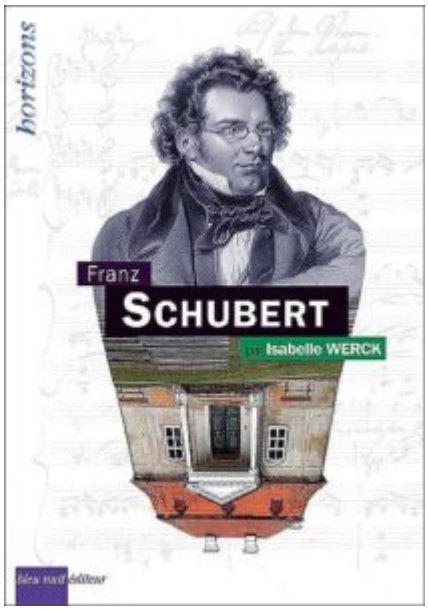
CRITIQUE CD événement. JEAN-SEBASTIEN BACH : six Suites. Pierre – Henri Xuereb, alto ancien et moderne [3 cd **Indesens**]

LIRE aussi **notre annonce du cd événement : BACH : Six Suites par Pierre-Henri Xuereb** (3 cd Indésens) : https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-jean-sebastien-bach-six-suites-pierre-henri-xuereb-alto-ancien-et-moderne-3-cd-indesens/

CD événement, annonce. JEAN-SEBASTIEN BACH : six Suites. Pierre – Henri Xuereb, alto ancien et moderne [3 cd Indesens]

CRITIQUE LIVRE, événement. Isabelle Werck : Franz Schubert (Bleu Nuit éditeur)

Schubert le timide tente vainement de s’attirer reconnaissance et gloire à Vienne… Entreprise des plus incertaines tant malgré ses rencontres décisives avec le chanteur adulé **Vogl** et l’écrivain qui se rêve dramaturge, **Franz von Schober,** ses œuvres restent continûment incomprises. Même Weber avec lequel il finit par se brouiller, et Goethe à qui il envoie ses lieder de jeunesse des mieux inspirés (Le roi des Aulnes, Marguerite au rouet) ne daignent même pas répondre, mais lui retourne son paquet de lieder ! Tous écartent le musicien maladroit, malassuré. Accueilli, hébergé ici et là, tel un vagabond dépendant de la générosité de ses hôtes, Schubert parvient néanmoins à composer son opéra abouti Alfonso et Estrella, sur le livret de son complice Schober (1821).



Aux côtés des événements d'une vie assez terne et construite contre les projets du père, l'auteure évoque de façon exhaustive les principales œuvres de Schubert : ses lieders, sa musique de chambre, les oeuvres pour piano, ses symphonies… Rien n'est laissé de côté ; mieux, la période viennoise qui donne alors l'ambiance où Schubert s'évertue, est remarquablement restituée : **époque Biedermeier (1814 – 1848)** donc où le traumatisme des guerres de Napoléon est sagement recyclé sous le règne d'un gouvernement conservateur et petit-bourgeois (en cela conforme à la politique de **François II**, le souverain de l'époque de Schubert), … gouvernants qui préfèrent l'écrin feutré des salons en famille plutôt que le spectaculaire des salles de théâtre.

Schubert, les Schubertiades, Vienne, 1810 sous le règne policier du chancelier Metternich

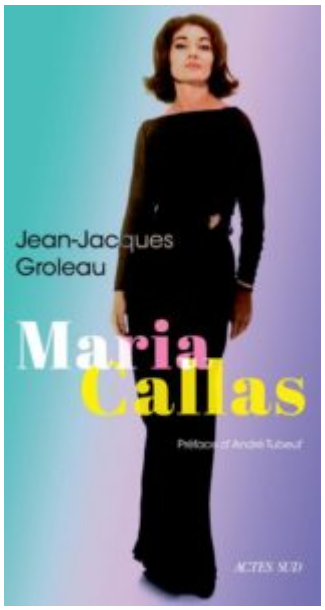
Schubert l'intimiste et l'introspectif correspond en réalité exactement à ce caractère, fait de repli et de discrétion. Ses lieder ont rencontré et trouvé leur public à Vienne dans les années 1820 : voilà qui s'avère lumineux et relativise quand même son isolement supposé. Quoiqu'il en soit, Schubert incarne une parenthèse enchantée et sincère dans un empire qui se replie sur de vieux rouages, particulièrement préservés par le chancelier **Klemens Metternich**, arbitre de la conformité la plus pétrifiée, bigot tyrannique, qui sur le plan sociétal, se méfie des bourgeois, musèle la société, suspecte chaque

citoyen qui ose critiquer, potentiel insurgé et probable agitateur ; il fermera les clubs de natation et de gymnastique, considérés malfaisants, et s'entête à ce que les universités refusent les « fils des cuisinières », comme … Schubert. Pour autant, aussi candide et rêveur que paraît Franz, il est quand même inquiété lors d'une soirée chez son ami **Johann Senn**, poète et philosophe, libre penseur trop bon vivant : il sera emprisonné pendant 14 mois et Schubert arrêté, puis relâché avec un oeil au beurre noir ; il ne reverra plus jamais son ami. Evoquer le climat policier de Metternich, « prince de minuit », à Vienne à l'époque de Schubert, offre une nouvelle couleur à la mélancolie schubertienne. Une sorte de recontextualisation qui se montre passionnante. De fait, dès la première Schubertiade (1816), chaque réunion est aussi une manière de contester le régime politique qui les opprime. Même dans le choix des héros et références à la mythologie grecque se cachent des critiques codées vis à vis de Metternich et sa police. Passionnant.

Fidèle à la charte de la collection « horizons » de l'éditeur Bleu Nuit, ce nouveau volume comprend aussi tableau synoptique, bibliographie, discographie.

CRITIQUE LIVRE, événement. Isabelle Werck : Franz Schubert (Bleu Nuit éditeur – 177 pages) – Plus d'infos sur le site de l'éditeur Bleu Nuit : https://bne.fr/page267.html – Collection HORIZONS, n°103. CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2023.

CRITIQUE LIVRE événement. Maria Callas par Jean-Jacques Groleau (Actes Sud)



Qui était Callas ? Météore vocale, *diva assoluta*, surtout femme complexée dont le feu intérieur devait nourrir une volonté de se prouver à elle-même qu'elle pouvait réaliser la perfection : sa voix d'abord, son jeu en déduction comme chanteuse-actrice ; son corps enfin : être aussi fine et élancée que sa sœur (Jackie), toujours admirée, toujours valorisée par leur mère plus que partiale (Evangelia). De fait, Maria devient une icône glamour à la taille élancée après avoir perdu 35 kg… en 1954. C'est alors au zénith de sa carrière, la période scaligère où son soprano dramatique et belcantiste éblouit La Scala, enchaînant les rôles phares à jamais marqués par sa formidable expressivité juste : Norma,

Léonore (*La Force du destin*), puis la Vestale (dans la mise en scène de Lucchino Visconti) ; Amina (de *La Sonnambula*), Traviata et Lucia chantées au Met de New York ; autant d'héroïnes qu'elle fait jaillir avec une sincérité hallucinée et dont le tempérament vocal, doué d'un réalisme plus que nuancé, est fixé alors par EMI (*Madama Butterfly* avec Karajan, 1955 ; puis *Aïda* moins convaincante car fatiguée ; enfin Gilda de *Rigoletto*, splendide…) et dans une prise de son trop mate qui sur-tend artificiellement ses aigus et durcit des notes jusqu'à les rendre agressives (reproches de l'auteur).

Le mythe est ici humanisé car le texte s'intéresse en filigrane au parcours émotionnel et psychique de la Diva ; ses craintes et ses angoisses ; sa soif inextinguible de perfection, approchée souvent au prix d'une discipline exemplaire. Le mythe Callas ne laisse pas indifférent tant le génie d'une voix exceptionnelle exprime aussi les limites physiques d'une artiste hypersensible qui demeure toujours en quête : intensité et fragilité. C'est ce que révèle l'acte II de *Tosca* filmé en 1964 à Londres, dernier témoignage des années où la voix répondait encore aux exigences de l'interprète esthète. Car déjà sa *Norma* enregistrée en 1960 par Emi trahissait une fatigue vocale prématurée. A peine âgé de 40 ans, la voix de Callas ne peut plus suivre et répondre aux dictats de l'immense actrice.

Tout chez Maria née à New York en 1923 synthétise le sens d'une vie terrestre : la recherche de l'absolu semble ne jamais satisfaire celle qui la porte et l'incarne. Parcours à la fois magnifique voire sublime et si triste. Humain. Le texte restitue cette grandeur et cette insatisfaction profonde qui transparaît à travers ses prises de rôles et ses concerts, de *Norma* à *Tosca*. Pour son centenaire 2023, la plus grande diva ne cesse d'interroger : chaque enregistrement (dont celui mythique à

Paris en 1958) délivre une clé sans en pénétrer l'absolu mystère. La cantatrice a fait de sa vie entière, une œuvre d'art. Le mythe Callas dévore la femme Maria. L'un ne peut prendre son essor sans sacrifier l'autre. Et l'existence finit comme une tragédie opératique. La légende peut naître et croître. 100 ans après sa naissance, Callas est plus vivante que jamais.

CRITIQUE LIVRE événement. Jean-Jacques Groleau : MARIA CALLAS (Actes Sud). **CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2023** – Plus d'infos sur le site de l'éditeur :https://www.actes-sud.fr/catalogue/musique/maria-callas

---

CD événement, annonce. Jean-Nicolas DIATKINE, piano : CHOPIN. Sonata n°3, 24 Préludes… (1 cd Solo Musica)

Sur un Steinway D, au large spectre

sonore, à la fois puissant et détaillé,(aigus et graves à égalité, la prise de son sublimant même le toucher du pianiste des plus inspirés), Jean-Nicolas Diatkine signe ici un nouvel album totalement convaincant.

Comme son Liszt précédent, ce nouvel opus Chopin, – aux œuvres pourtant tant de fois abordées et écoutées (Préludes, 3ème Sonate,…) éclaire le jeu magicien d'un orfèvre du clavier, dévoilant toutes les émotions présentes dans l'écriture chopinienne, sans en privilégier l'une plutôt que l'autre ; c'est dans cette éloquence équilibrée qui éclaire chaque pièce que l'intensité et l'hypersensibilité de Chopin triomphent ici ; frère de Schubert dans ses accents intimes ; frère tout autant de Beethoven, tant le pianiste sait tout en détaillant, souligner la puissance architecture de chaque morceau. Avec, marque personnelle, une vitalité joyeuse, une irrépressible énergie qui est feu et exaltation simultanément.



Le programme est d'autant plus délectable qu'il s'avère généreux, ajoutant aussi les fabuleux 24 Préludes … Le pianiste a souhaité ainsi revenir aux sources de la prononciation chopinienne, en particulier retrouver ce naturel chantant que Chopin tentait de réinvestir sur le clavier en écoutant les chanteurs… Phrasés, respiration, … l'interprète soigne chaque élément d'une langue comme régénérée. A la suavité simple des mélodies, qui jaillissent entre intimité et

tendresse, Jean-Nicolas Diatkine souligne tout autant la clarté de la structure et ce festival de spontanéité qui semble électriser les 24 Préludes…

La maturité à la fois crépitante et tendre du pianiste signe là un enregistrement magistral. **CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2023**. Prochaine critique complète à venir dans le mag cd de classiquenews

---



CD événement, annonce. **Jean-Nicolas DIATKINE**, piano : **CHOPIN**. Sonata n°3, 24 Préludes… (1 cd Solo Musica) – Enregistré en Autriche, en avril 2023. **CLIC de CLASSIQUENEWS** Automne 2023.

CONCERT

Jean-Nicolas DIATKINE en concert
PARIS, Salle Gaveau
Lundi 4 décembre 2023, 20h30

Au programme : **BEETHOVEN** (Sonate n°14 opus 27, Six Bagatelles opus 126), **LISZT** (Sonate en si mineur), **CHOPIN** (Sonate n°3 en si mineur opus 58).
Infos et réservations directement sur **le site de la Salle Gaveau** :

https://www.sallegaveau.com/spectacles/jean-nicolas-diatkine-piano-4

ARTICLES précédents JEAN-NICOLAS DIATKINE sir CLASSIQUENEWS :

ANNONCE concert Liszt à Gaveau (2 juin 2023) :

PARIS, GAVEAU, le 2 juin. JEAN-NICOLAS DIATKINE, piano. LISZT, SCHUBERT, WAGNER… Récital événement autant pour l'artiste engagé, défricheur de l'absolu, capable de fouiller jusqu'au tréfonds de l'œuvre, révélant ses pépites enfouies ; que pour l'instrument aussi car Jean Nicolas Diatkine joue un piano Schiedmayer de 1916, parfaitement restauré dont le timbre et le format sonore s'accordent au choix des pièces abordées à Gaveau.

Le programme reprend pour une large part les œuvres jouées dans le dernier cd du pianiste : soit plusieurs perles conçues par Schubert et Wagner mais transcrites par le magicien Liszt. La ciselure verbale du lied schubertien, l'extase lyrique wagnérienne sont ainsi sublimées par l'écriture du Liszt transcripteur qui dans ce jeu d'adaptation et de relecture, offre au clavier la possibilité de suggérer tout en finesse. JN Diatkine prend soin de recueillir et respecter à la lettre les indications du transcripteur, en particulier le recours à la pédale qui ne dilue pas le contrepoint ni le relief de

chaque voix mais permet de détacher et articuler (staccato de Ständchen de Schubert). Le chant multiple des harmonies gagne en force et en suggestion poétique, d'autant que les plans simultanés sont restitués sans dilution.

Récital de Jean-Nicolas DIATKINE, piano
Jeudi 2 Juin 2022 à 20h30
SCHUBERT, WAGNER
Transcriptions par Liszt

Comment la musique peut dire et exprimer les mots de la poésie ? Jean-Nicolas DIATKINE interroge dans ce programme entre verbe et note, la capacité de l'instrument à parler et à chanter : « la musique prend alors la place des mots dans l'ordre poétique, et le serviteur devient roi ».

Dans les pièces de ce programme qui aborde l'imaginaire de Schubert et de Wagner, Jean-Nicolas Diatkine précise : « Dans ses transcriptions des lieder de Schubert, Liszt a tenu à faire imprimer, au-dessus de la portée, le texte du poème mis en musique. Il donne par ce moyen à l'interprète de précieuses indications sur le phrasé et l'accentuation qu'il désire ».

Illusionniste, Liszt transcripteur opère une sublimation de Schubert et de Wagner en touchant au plus près l'essence des partitions originelles. Au service des opéras de Wagner, leur ampleur et leur puissance onirique comme leur acuité psychologique, le piano de Liszt devient symphonique, à l'écoute des passions des héros wagnériens. Il reste à l'imaginaire du pianiste d'en exprimer la sincérité comme la justesse poétique. Récital événement.

_____

Programme :

Schubert-Liszt : Sélection de mélodies transcrites pour piano
(Dont Le Roi des Aulnes, Marguerite au rouet, Ave Maria, Sérénade…)

Liszt : Ballade n°2
Wagner-Liszt : Transcriptions d’opéras
Le Choeur des Pèlerins (Tannhäuser)
Le rêve d’Elsa (Lohengrin)
L’admontion de Lohengrin (Lohengrin)
La mort d’Isolde (Tristan et Isolde)
La Marche Solennelle vers le Saint-Graal (Parsifal)

VOIR :
https://youtu.be/ccGdyNl2LTw

Jean-Nicolas DIATKINE joue Schubert-Liszt : »Auf dem Wasser zu singen »

CRITIQUE CD : LISZT par Jean-Nicolas Diatkine

CRITIQUE CD événement. **LISZT par Jean-Nicolas Diatkine**, piano (1 cd Solo Musica – mai 2022)

Chez Schubert, le pianiste révèle combien le clavier est à la

source de la mélodie, il se fait chant lui-même ; les doigts agiles et mobiles expriment littéralement la voix du poète. Autant que les chanteurs, et fins diseurs dans le cas des lieder, le piano chez Liszt,… chante. Il parle et murmure, aussi suggestif et nuancé que la voix : tel serait le dessein du Hongrois, capable sous le feu acrobatique, d'exprimer au piano seul, l'âme du verbe schubertien. Difficile de rester de marbre à l'écoute des standards tels « Auf dem Wasser zu singen », « Gretchen am spinnrade » dont le pianiste en phase et d'une flexibilité royale, maîtrisant des phrasés tout en filigrane, fait des joyaux de subtilité et d'énergie sonore. Le clavier nous parle et chante tout autant pour l'Ave Maria, dans le dramatique fantastique d' »Erlkönig ».



Dans le mystère (et la réussite) de ces transcriptions, Jean-Nicolas Ditakine souligne combien l'alchimie lisztéenne engage toute la palette sonore du clavier dont il fait un formidable creuset, jouant de la pédale pour créer ce halo harmonique, sorte de « sfumato », lequel pourtant ne dilue jamais la clarté ni le relief du contrepoint comme de la mélodie. Grâce à l'interprète, le piano de Liszt dessine et brosse simultanément, il chante et accompagne. Prouesse lisztéenne par excellence et qui ne peut se réaliser que grâce à l'éloquente agilité du pianiste. Qui réconcilie la virtuosité et le cœur ; l'hyperséduction et la sincérité.

JEAN-NICOLAS DIATKINE
transcriptions de Liszt d'après Schubert et Wagner

De la Ballade n°2 de Liszt, Jean-Nicolas Diatkine plonge dans

le vaste chaudron narratif d'un compositeur vraisemblablement inspiré par le mythe de Héro et Léandre : de la fureur des vagues écumantes, le piano fait surgir l'amour conquérant du jeune homme, audacieux nageur pour rejoindre sa belle. Puis c'est l'enfer d'une mer déchainée qui entraîne à la mort le trop audacieux Héro. Si bien nommé. Le piano de Liszt, la digitalité liquide et libre du pianiste ressuscite ce tumulte romantique, amoureux et tragique que Wagner saura recycler pour lui-même, piochant ici et là, divers motifs pour son Vaisseau Fantôme… jusqu'à l'ivresse extatique de Tristan (leitmotiv de la mort d'amour d'Isolde) : voilà le creuset lisztéen pleinement révélé, foisonnante inspiration pour Wagner, son futur gendre.

La mort d'Isolde figurant comme un éclat tout aussi intense en fin de programme : subtil et si juste correspondance.

Jean-Nicolas Diatkine souligne combien le piano transcripteur de Liszt n'est pas réduction de la partition originale (orchestrale chez Wagner) mais recréation avec le souffle et l'ampleur de tout l'orchestre : c'est l'imagination et la verve sans limite du poète Liszt, lui-même compositeur qui semble comprendre les enjeux et la vivante activité de la partition wagnérienne. Avec raison, le pianiste parle de l'art lisztéen comme un art de l'illusion ; mais sous ses doigts de magicien illusionniste, l'élan vital, en tension et détente, semble suivre sa propre énergie, révélant à mesure que la partition se déroule, des trésors de combinaisons sonores… inféodant la démonstration virtuose à l'expression juste voire fulgurante. Aux côtés du rêve d'Elsa (Lohengrin), du chœur des Pèlerins (Tannhäuser), la Marche solennelle vers le Saint Graal impose une vision pianistique originale qui est acte de recréation : Liszt compositeur réagence les élements de la source wagnérienne, ose de nouveaux enchainements, distingue de nouveaux champs et contrechamps, édifie une spatialisation et un étagement qui bouleverse l'écoute primitive, avec toujours cette pédalisation (précisément notée) que JN

Diatkine fait sienne, produisant les mélanges harmoniques, ce sfumato sonore singulier qui est la révélation du programme.

Le choix du piano renforce la pertinence artistique du programme et conforte l'interprète dans son dessein sonore : révéler le sfumato lisztéen, accomplissement pictural qui restitue le génie harmonique et musical de Liszt, à l'égal de Wagner. En particulier grâce au piano Schiedmayer de 1916 lequel permet simultanément de tenir les basses (en usant de la pédale), tout en ciselant à la main gauche, un staccato arachnéen (Ständchen) ou en réalisant des changements harmoniques ; sur le clavier ainsi préparé (par l'accordeur Laurent Bessières et le facteur Stephen Paulello, dernier facteur de pianos en France !), les lignes et les plans sonores restent distinctement audibles, non dilués, perceptibles conjointement dans le laboratoire souhaité, conçu par Liszt le révolutionnaire. En restituant la lisibilité des registres sonores, le clavier choisi dévoile cette quête du timbre voulu par Liszt dans une longueur de son qui emporte et saisit, pour l'auditeur comme pour l'interprète qui avoue être « emmené dans des mondes qui m'étaient jusqu'alors inconnus ». La preuve là encore que l'intelligence d'un pianiste poète accordé à son instrument au service d'une écriture géniale peut produire un miracle. Cet album en est la concrétisation.

CRITIQUE CONCERT

CRITIQUE, concert. PARIS, Gaveau, le 2 juin 2022. Récital de Jean-Nicolas Diatkine, piano : Liszt, transcriptions des lieder de Schubert / extraits d'opéras de Wagner.

On reste saisi par l'intelligence musicale de l'interprète ;

sa figure modeste et humble mais son clavier surpuissant et capable de nuances les plus orfévrées. En abordant les transcriptions de Liszt d'après Schubert, Jean-Nicolas Diatkine expose ses talents de conteur enivré, voire halluciné (Gretchen am Spinnrade d'après Goethe dont il exprime jusqu'à l'infini mélancolique, et les aspirations d'une jeune âme envoûtée) ; pour chaque lied sublimé par la traduction pianistique qu'en délivre Liszt, l'écoute se délecte de cadences de rêve mais l'onirisme des phrases n'écarte jamais ce mordant expressif qui fait jaillir sous les doigts, la vitalité du texte initial, les accents des poèmes mis en musique par Schubert. Le pianiste a à cœur de révéler la vitalité intrinsèque et la vocalité parfois âpre de chaque poème : l'élan schumannien de « Rastlose Liebe » (lui aussi d'après Goethe) ; l'extase suspendue de l'Ave Maria, son temps étiré, flottant ; surtout le dramatisme à la fois noir et angélique de Roi des Aulnes (Erlkönig, d'après Goethe). La sincérité dépouillée et toujours chantante des lieder extraits du Chant du cygne (liebesbotschaft, surtout Ständchen…) révèle aussi une écoute particulière centrée sur le clavier dont l'imagination fabuleuse du pianiste fait jaillir des pépites sonores, des phrasés d'une profondeur bouleversante ; le toucher diseur semble recréer chaque mesure dans une intériorité régénérée.

La volubilité technique et l'art de faire chanter le clavier s'accordent en détachant pourtant toutes les voix simultanées… habile gestion de la pédale… gageure ici car l'instrument (Steinway) n'a pas la technicité ni la beauté des graves du piano Schiedmayer de Stuttgart, spécialement préparé, choisi pour l'enregistrement de ce programme exceptionnel. La capture en studio fait valoir les performances spectaculaires du clavier : ses notes graves remarquables, et médianes jamais lourdes ; ses aigus perlés qui s'envolent et dessinent les arabesques et volutes à l'infini.. Le chant principal redessine l'activité des contre chants : brio et fantaisie pilotent l'essor d'une vocalità pianistique accomplie dont la

clé est la mesure, le refus du pathos et d'une théâtralité bruyante, de toute bravoura spectaculaire. Rien n'est joué si n'est audible le sens de son énoncé. La vision poétique est d'autant plus aboutie qu'elle canalise le geste et privilégie l'éclat de la nuance.

Sur son Steinway cependant, le pianiste détache chaque plan sonore afin de ciseler le verbe musical dont il se joue des contrastes, des heurts rythmiques, des nappes harmoniques. Son talent est pictural.

A l'écoute des lieder pourtant sans paroles, le texte et les intentions dramatiques, les abysses psychologiques s'articulent, libèrent la richesse poétique du texte ; les nuances, la profondeur, les scintillements allusives, les paysages schubertiens vaporeux et terrifiants, dramatiques et mystérieux prennent vie (Der Doppelgänger d'après Heine / ultime lied extrait du Chant du cygne dont Jean-Nicolas Diatkine caresse le caractère de gravitas, énoncé comme un long questionnement).

Le piano diseur et poétique de Jean-Nicolas Diatkine

Certes, le piano de Gaveau n'a pas le spectre expressif ni la spatialité dessiné par l'excellent Schiedmayer ; mais ici, les arrières plans finement dessinés, palpitent, éclaircissant de nouveaux rapport dans l'éloquence d'un discours libéré et comme décuplé, démultiplié, par un geste d'une finesse saisissante, par une imagination ciselée et maîtrisée;

La texture poétique, expressive et si personnelle affirme un tempérament qui pense et re sculpte la musique avec une grâce enthousiasmante. La modestie et la discrétion sont piliers d'une sensibilité musicale littéralement envoûtante.

Puis Liszt s'affirme dans l'immensité de son génie narrateur. La partition au centre du programme dévoile chez l'interprète d'autres somptueuses qualités. Dans la Ballade n°2, poème pianistique aux largesses symphoniques, l'architecture chaotique et terrifiante alterne mouvements souterrains et aspirations éthérées célestes, contrastes saisissants qui cependant développent toute une narration dramatique sur le thème de Léandre et Héro, amants éprouvés, sacrifiés, broyés par la machine océane selon la légende d'Ovide ; ce qui est remarquable c'est la sublimation qu'apporte Liszt, explicité par le jeu de l'interprète ; son regard infiniment tendre pour ses héros et ce don dont il les bénit en exprimant la grâce de leur amour… son piano dit et les gouffres sans fond et le pouvoir immense de l'amour, lequel sublime l'élan des amants dont le pianiste exprime toutes les facettes du sentiment amoureux et tragique.

On invite l'auditeur à revivre cette alchimie poétique en se reportant au cd du programme que les extraits d'opéras de Wagner (Tristan und Isolde, Lohengrin, Parsifal,…) complètent miraculeusement : nouvel album de Jean-Nicolas Diatkine paru en juin chez Solo Musica – CLIC de CLASSIQUENEWS été 2022.

Jean-Nicolas Diatkine est un immense interprète ; son piano murmure et transporte ; sa sensibilité éblouit par sa justesse et sa sincérité. Magistral.

CRITIQUE, concert. PARIS, Gaveau, le 2 juin 2022. Récital de Jean-Nicolas Diatkine, piano : Liszt, transcriptions des lieder de Schubert / extraits d'opéras de Wagner.
